

Jacqueline Sehier – Sannerville

Née en 1929 à Sannerville

Souvenirs recueillis le 3/12/2013 (O. Barry, C. Le Callonec)

En 1940, on était sur la route de Rouen à Troarn, on ne pouvait plus aller sur la route tellement il y avait trop de convois qui passaient, il y avait des moments c'était toute la journée. J'avais 10 ans à la déclaration de la guerre et on était dehors, mes frères et sœurs et des voisins à jouer, et tout d'un coup on a entendu un avion, pour nous ça faisait un drôle de son parce que on n'avait jamais entendu ça, c'était un avion qui avait une sirène. Alors, on a été chercher maman pour lui dire «viens voir maman il y a un avion il fait un drôle de bruit » et elle a dit : « Oh mes pauvres enfants, on est en guerre, la guerre est déclarée » et puis presque aussitôt après, on a entendu les cloches des églises qui sonnaient, il y avait les cloches à Sannerville, Toufreville, même Troarn, elles sonnaient tous ensemble ça nous a fait un drôle d'effet c'étaient pas les cloches comme quand on sonne l'angélus, c'était le tocsin ...c'était la première fois qu'on entendait un truc comme ça.

On n'a jamais été bombardés jusqu'en 44. On voyait les avions, il y a même eu des combats aériens pas mal de fois. En 44, il y a eu des avions anglais et allemands qui se battaient, un avion allemand a été abattu, il est tombé à la ferme Folletot de M. et Mme Joly. Le château de Banneville c'était la Kommandantur. La route qu'on prend maintenant c'est les allemands qui l'ont faite en 40, il y avait des arbres ce chaque côté ils les ont fait enlever parce qu'ils ne voyaient pas ce qui se passait dans la côte de Troarn. Ils ont réquisitionné des herbages à un fermier pour tracer la route. Je suis née à la ferme Folletot, mes parents en étaient gardiens et j'y travaillais en 44.

La nuit du 6 juin, ça faisait du bruit, j'avais 15 ans, mais malgré tout, à 15 ans on n'est pas encore très rassurée et toute la nuit je me suis promenée dans ma chambre, j'avais peur, il y avait tellement de bruit. J'étais seule dans ma chambre, je n'étais pas chez nous, je travaillais, mes patrons ne se sont pas occupés de savoir si j'avais peur ou non.

Le matin, il y a des allemands qui sont venus parce que, soit disant, il y avait des anglais cachés par le propriétaire dans les greniers à foin. Ils y ont été, et là quand ils sont arrivés, j'étais toute seule, le patron était allé voir dans les herbages parce qu'il y avait eu des fils de coupés et les bêtes allaient se promener et la patronne quand elle entendait des soldats marcher dans la cour, elle s'en allait, elle en avait peur. Alors j'étais toute seule, et il y en avait un qu'on appelait la Pâquerette. Il m'a dit « tu sais que les tommies, vos alliés, les anglais étaient débarqué » et moi j'ai dit « non, je ne sais pas qu'est-ce qui s'est passé, mais ça a fait drôlement du bruit il y avait plein de trucs ! ça éclairait dans la chambre ... » c'étaient les projecteurs qui éclairaient, j'avais même pas de volets dans ma chambre, il parlait très très bien le français, il parlait 7 langues et lui : « ton patron a caché des anglais, des tommies, si on en trouve un seul vous serez tous fusillés ! »

Mon patron est arrivé ils sont allés voir les greniers et se sont arrêtés à un parce qu'il n'y avait pas d'échelle, par contre il y avait la cave avec des tonnes à cidre, il aurait fallu que le patron, il tire le guichet de la tonne, il lui a dit non, tout va s'en aller, il a tapé dessus pour lui faire voir, il a enlevé la bonde et a passé sa main dedans, et il l'a retirée, il a bien vu qu'il y avait du cidre presque jusqu'en haut, ils ont voulu y goûter et c'était du gros cidre, pas du mitoyen, on faisait les deux (le mitoyen il y avait autant d'eau que de cidre) . Après ils sont rentrés dans la maison, il a fallu que je leur fasse du café et puis il a fallu que le patron leur

donne du calva. Ils l'ont voulu y goûter sec et puis avec le café. Et quand il m'a dit qu'on serait tous fusillés parce qu'il y avait les gardiens et leur petite fille, « tout le monde va y passer ! On va tous vous aligner et vous allez tous y passer » et ils étaient à deux et ils avaient les mitrailleuses tous les deux, c'étaient pas des fusils et il m'a dit « toi, ne t'en vas pas, parce que tu sais, je sais bien où vous habitez, alors tes parents tes frères et tes sœurs et ta petite nièce, ils vont y passer aussi » la petite, elle avait 4 mois. Ils n'en ont pas trouvé. Après, je n'y suis pas retournée, maman est venue me chercher, elle a dit à la patronne : « vous me l'envoyez, ce soir, elle va venir coucher à la maison, elle va venir manger à la maison ». Il y avait des allemands un peu partout.

Le 11 juin, ma jeune sœur a été blessée, 3 éclats dans la cuisse. Le 13 juin au matin, on nous a dit, c'était une épicerie-bistrot, les gens étaient partis, ils avaient fait une tranchée, ils étaient dans la tranchée, ils ont été tués à 3, la mère, la grand-mère et une petite fille Nelly a eu les deux jambes sectionnées, le docteur a dit quand il est venu faire le pansement de ma sœur, « j'ai coupé la jambe avec les ciseaux ». Elle s'est vidée de son sang. La grand-mère n'est pas morte tout de suite, elle a été emmenée au Bon-Sauveur à Caen, l'hôpital de Caen était réquisitionné par les allemands. On n'avait pas le droit d'y aller. Elle est décédée des suites de ses blessures.

Papa, le 11 juin, il était parti le matin d'assez bonne heure, un dimanche, avec le boucher et M. Quignette, pour avoir une bête. Ils avaient des bêtes à la Tuilerie. Ils ont été prisonniers par les canadiens, ils n'ont pas voulu les laisser parce qu'ils les prenaient pour des espions, ils sont venus les reconduire. Papa est arrivé à la maison à plus de minuit. Les allemands étaient partis mais le matin les allemands étaient ré-arrivés là ! Le foin n'était pas coupé, les mitrailleuses, tout était caché dans les herbages, devant nous ils ont abattu le mur, les alliés ne s'y attendaient pas !

Ils ont bombardé Sannerville le 18 juillet, au matin.

On était à Cléville, on y est partis le 13 juin de Sannerville. A Cléville, maman avait un frère qui habitait là. On est partis à 3 familles parce que ça bombardait tellement. Le 20 juillet, on a été obligés de repartir jusqu'à Saint-Loup-de-Fribois près de Crèvecœur. Et là c'est pareil, on a été bombardés. Quand on est partis de Cléville, on est partis avec un fermier, papa les a aidés à emmener des bestiaux. Il avait des bœufs qu'on attelait, au carrefour Saint-Jean, le pont avait été refait, c'était un pont en bois et les bêtes avaient peur, ça faisait du bruit. C'étaient les allemands qui étaient là à faire la circulation qui nous ont aidés à les faire passer. En route on a été bombardés, on est partis à pieds et on est rentrés à pieds ...

On était 72 réfugiés à la ferme. Le maire de Saint-Loup n'a jamais voulu nous donner des cartes d'alimentation. Le propriétaire, M. Labbé, a dit au garde-champêtre de dire au maire : « moi, j'aime mieux avoir des réfugiés que des allemands ! »

On est rentrés fin Août quand Saint-Loup a été libéré. Mes parents sont restés à Cléville, et moi j'ai été travailler à Caen. On n'avait plus de maison. Quand on a revu Sannerville, on a été choqués, la maison était encore debout, il y avait les murs mais les maisons d'à côté étaient écroulées. Dans un champ il y avait 72 trous de bombes et dans certains trous, 2 culots de bombes, il y avait 2 bombes tombées dans le même trou ! On est revenus à Sannerville en 45. On a réussi à retrouver une autre maison abîmée mais on a pu y reloger et après on a été dans les baraques en bois. Il y en a encore une à Sannerville, mais on ne le sait pas. Les gens qui y habitaient l'ont bien arrangée à l'extérieur, quand les baraques

ont été abattues eux ils n'ont pas voulu, ils l'ont achetée et elle existe toujours rue du 6 juin ...

Pendant l'occupation, on était des gamins, on jouait, on a eu des allemands assez longtemps, il y en avait toujours eu, à Banneville c'était la Kommandantur. On ne peut pas se plaindre mais malgré tout, le matin on ne pouvait pas sortir avant 7 heures le matin et pas après 9 heures l'hiver et l'été avant 6 heures et après 10 heures, il ne devait plus y avoir personne dehors. Et pour aller à Caen il fallait un laissez-passer. Pendant la guerre mon père n'avait pas voulu aller travailler aux fourneaux c'étaient les allemands qui avaient réquisitionné pour faire des armes, des bombes, il est allé travailler dans les fermes. Il a été obligé d'aller à Caen, ils en ont réquisitionné pas mal pour aller travailler en Allemagne, ils ne l'ont pas gardé, nous on était 6 enfants alors il n'a pas été pris. Il faisait un jardin dans la plaine, il fallait aller sarcler le jeudi et pendant les écoles, on devait aller ramasser des doryphores, et ça oui, on en a ramassé des doryphores ! On avait un petit jardin près de la maison, des pommes de terre, des légumes, on n'en a jamais achetés. A la fin il y en avait qui disparaissaient. Quand mon père nous disait « Ah il y a au moins une dizaine de rutabagas de partis ! », nous on était contents ...

J'avais plus de chaussures, elles étaient trop petites, alors j'avais des fonds de botte à papa, on mettait de la paille dedans, ça tenait chaud aux pieds. Beaucoup de personnes avaient des peaux de lapin pour faire des chaussures.